

MANDARIN PRODUCTION et WILD BUNCH PRÉSENTENT



ANTOINE
GOUY

MICHEL
COHOU



DIGBEU
CRAVATE

ANTOINE
DULÉRY

PRUDENCE
MAIDOU

BIENVENUE AU GONDWANA



ROYAUTÉ • ALLÉGEANCE •
UNE RÉPUBLIQUE
TRÈS TRÈS
DÉMOCRATIQUE
PRISON

UN FILM DE
MAMANE

© 2017 MAMANE. TOUS DROITS RÉSERVÉS. MAMANE FILMS - COMMISSIONS EUROPÉENNES - VERTICALE

SCÉNARIO DE MAMANE. PRODUIT PAR ERIC ALTMAYER ET NICOLAS ALTMAYER
IMAGE ANTOINE MARTEAU. MONTAGE CATHERINE SCHWARTZ. MUSIQUE ORIGINALE RAY LEMA. DÉCORS BENÔT PÉLAWADEL. COSTUMES NATHALIE RAUJOL. SON PHILIPPE GRIVEL. GUILAUME D'HAM. HÉRVÉ GUIRETTE. CASTING DAVID BERTRAND. ARIA 1^{re} ASSISTANT RÉALISATEUR MATHIEU HOWLETT. SCÉNARISTE CAMILLE BROTTES BEAULIEU. DIRECTEUR DE PRODUCTION MAT THOU DAY. DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION PATRICIA COLOMBAT. LINE COORDINATION MANDARIN PRODUCTION WILD BUNCH GONDWANA-CITY PRODUCTIONS. AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ AVEC LE SOUTIEN FINANCIER DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA FRANCOPHONIE DE CÔTE D'IVOIRE. EN ASSOCIATION AVEC MANDON 7 COFINOVA 13 PALATINE ÉTOILE 14 CINEMAGE 11





Mandarin Production
Présente



Un film de MAMANE

Avec

Antoine GOUY, Michel GOHOU, Digbeu CRAVATE, Antoine DULERY, Prudence MAIDOU

SORTIE CINEMA : 12 AVRIL 2017

France / Image : 2.35 – Scope / Son : 5.1 / Durée : 1h40

DISTRIBUTION

Wild Bunch Distribution
65, rue de Dunkerque, 75009 Paris
Tél : 01 43 13 21 15
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE

Jour J Communication
Michèle Sebbag
Tél : 01 53 93 23 72
michelesebbag@jourjcommunication.fr
Assistée de Lucie Raoult
lucieraoult@jourjcommunication.fr

SYNOPSIS

Un jeune français idéaliste plongé en Afrique, des élections présidentielles controversées, un dictateur décidé à rester au pouvoir en trichant, deux hommes de main adeptes de géopolitique, un député français déterminé à vendre des asperges aux africains, une jeune et jolie révolutionnaire : Bienvenue au Gondwana !

ENTRETIEN AVEC MAMANE

Qu'est-ce que le Gondwana ?

Un pays imaginaire situé en Afrique. En 2009, RFI, Radio France Internationale, m'a sollicité pour une satire de l'actualité africaine sous forme de chronique quotidienne. La radio étant écoutée sur tout le continent, je ne pouvais pas me limiter à un seul pays. Alors j'en ai imaginé un qui concentre toutes les tares des nations africaines : la corruption, la mal-gouvernance, le manque de démocratie, de santé, d'éducation. Aujourd'hui en Afrique, le Gondwana est devenu une référence de ce qu'il ne faut pas faire. Il arrive que des opposants apostrophent les dirigeants ainsi : *On ne peut pas accepter ça, on n'est pas au Gondwana.*

Comment est née l'idée du film ?

Logiquement ! Je viens du one man show, j'écris des sketches, des programmes pour la télé, la radio... Très vite j'ai pensé écrire un film autour du Gondwana. De plus les auditeurs me sollicitaient : *Alors, quand est-ce que tu passes au grand écran ?* Ils voulaient voir les images de ce que j'évoquais. Mais j'ai pris le temps d'étoffer l'univers. Chaque jour j'ajoutais un personnage. Puis, par l'intermédiaire d'une amie, j'ai rencontré le distributeur Vincent Maraval. Ce dernier m'a proposé de me mettre en relation avec Eric et Nicolas Altmayer, deux producteurs qui ont un savoir faire en matière de développement.

Comment passe-t-on de l'écriture de sketches au scénario ?

Doucement ! Il a d'abord fallu définir quel serait le meilleur fil rouge pour développer un récit. Car Eric, Nicolas et moi étions d'accord pour écrire une comédie qui ne soit pas une simple succession de sketches. J'ai choisi de me concentrer sur la thématique des élections - compétition suprême en Afrique - de là, on a imaginé suivre une mission d'observation électorale qui débarque au Gondwana pour surveiller le scrutin. L'écriture aura été la phase la plus difficile du travail.

Comment avez-vous construit la typologie des personnages ?

La plupart existait déjà dans mes chroniques, comme le duo constitué des deux hommes de main du président interprétés par Gohou et Digbeu. Cependant, il fallait les faire évoluer. En revanche, Betty - la jeune militante africaine - et les personnages européens comme Julien - un fonctionnaire français de la mission - j'ai dû les créer.

C'est au travers des yeux de Julien, interprété par Antoine Gouy qu'on découvre l'Afrique...

Oui ! Au départ j'étais centré sur les deux hommes de main du président. Mais le film étant également destiné au public français, il était capital d'intégrer un héros auquel il puisse s'identifier. Le film suit donc ce jeune homme un peu candide qui découvre l'Afrique, s'immerge et en tombe amoureux. Pour autant, ce n'est pas un énième film sur le continent avec pour unique regard celui d'un occidental. On conserve le point de vue africain. Ce va-et-vient entre les deux visions a d'ailleurs été possible grâce à l'aide d'Eric et Nicolas.

Parlez-nous du personnage de Betty dont Julien s'éprend...

Avec celui de Julien, c'est le personnage le plus positif. Betty connaît le monde occidental. Elle a décidé de revenir au pays pour se battre. Elle représente l'Afrique de demain. L'espoir. Cette jeunesse qui se bat : au Sénégal, au Congo, au Tchad, au Burundi et qui au Burkina a notamment réussi à chasser le dictateur Blaise Compaoré par un soulèvement populaire. A l'instar des Printemps Arabes, ces mouvements constituent le Printemps Africain. Ils échangent entre eux via les réseaux sociaux, savent comment la vie se déroule ailleurs dans le monde. On ne peut plus leur mentir. La révolution passe par l'éducation... En Afrique, c'est la clé. Betty représente cette jeunesse éduquée qui veut être libre de circuler, s'exprimer, vivre comme un jeune à New-York ou Berlin.

Si Betty incarne l'Afrique de demain, que représente le duo interprété par Gohou et Digbeu ?

Les mauvais génies. Les chefs de gouvernements africains tiennent généralement de beaux discours, mais ont de mauvaises pensées. Cependant ils refusent de se salir les mains. Ce sont des subalternes qui vont au contact de la population. Parce qu'ils viennent du peuple, ils savent le maîtriser. Mais parce qu'ils en font partie, ils peuvent aussi basculer et lâcher le pouvoir. Le duo incarné par Gohou-Digbeu est ambigu, on ne sait pas où le situer. Il met de la comédie dans le film.

Justement, comment avez-vous géré le dosage entre fond politique et comédie ?

C'est un exercice qui vient avec le travail. Pour trouver l'équilibre, j'avance sur une ligne de crête. Car j'ai envie que les gens rient, mais réfléchissent aussi, sans verser pour autant dans le discours politique ou moralisateur. Romain Bouteille avec qui j'ai débuté me disait : *Ne monte pas sur scène si tu n'as pas une colère. Sinon tu ne seras qu'un simple vendeur.* Je considère qu'un artiste africain peut difficilement se présenter au public et dire : *Tout va bien !* Défendre une idée, faire rire avec sa colère, c'est possible. L'idée c'est que le spectateur se dise : *C'est drôle, mais c'est vrai ce qu'il dit.* J'essaie d'user de finesse.

Est-ce aussi une volonté d'éviter les clichés ?

Oui ! J'entends parfois dire que la nourriture de l'humoriste, ce sont les clichés. Je ne suis pas d'accord. Un humoriste doit créer, or les clichés existent par eux-mêmes. Pour ma part, j'essaie d'extraire la substantifique moelle d'une situation. Si j'échoue, tant pis. Mais lorsque j'y arrive, je suis content.

Comment s'est déroulé le casting des comédiens africains ?...

Pour ce qui concerne Gohou et Digbeu, je les avais en tête dès l'écriture. Comme le film parle de l'Afrique et pas d'un seul pays, j'ai choisi des acteurs maliens, sénégalais, ivoiriens... Même l'équipe technique est panafricaine. Et j'ai confié la musique à Ray Lema qui est congolais.

Et côté Français ?

Pour le rôle de Julien, on ne voulait pas d'un comédien trop connu qui aurait phagocyté le personnage. Comme Julien qu'il interprète, Antoine Gouy, on le découvre, on apprend à le connaître. Dès le casting, on s'est amusé. Il a le sens de la comédie, tout comme Antoine Duléry qui est par ailleurs un homme simple, toujours positif. L'un comme l'autre ne se sont jamais plaints des conditions de tournage. A peine posé le pied sur le continent, ils sont immédiatement devenus africains. C'était mon premier tournage, et ils m'ont beaucoup aidé.

A ce propos Eric et Nicolas Altmayer évoquent votre sang-froid sur le plateau...

Quand on vient du one man show, qu'on se lance devant un public avec comme seule force soi et son message, on a l'habitude d'être sur le fil, de prendre des risques. Et puis sur le tournage, je savais ce que je voulais et l'équipe m'a bien entourée. Quant à Eric et Nicolas, ils m'ont fait confiance.

Ils évoquent aussi un positivisme propre aux africains...

En Afrique, on raisonne ainsi : là où il y a un problème, il existe une solution. Etant donné que rien n'est structuré, si on panique, on n'avance pas. Le quotidien de l'Africain, c'est la survie. L'état n'est présent que dans la répression, le maintien de l'ordre. C'est le libéralisme à l'état sauvage. Pas de minimas sociaux, pas de smic. Le citoyen est livré à lui-même. Tout reste à faire. Pour ce qui concerne le cinéma, il n'y a pas de société de location de matériel par exemple : les comédiens n'ont pas de véritable formation. Il faut se débrouiller. Donc, quand un problème se présente, on garde son sang-froid. On sait qu'on s'en sortira. D'ailleurs... on s'en est sorti.

Pourquoi avoir choisi la Côte d'Ivoire pour tourner ?

J'y ai vécu une partie de mon enfance, et à l'image de mon Gondwana, Abidjan la capitale est un lieu de brassage culturel. Elle accueille les populations de l'Afrique centrale, de l'ouest, mélange les cultures - musulmans, chrétiens - parfois au sein d'une même famille. De plus, elle a cet humour qui renforce la résilience. Jusqu'en 2011 il y avait une crise, avec des milliers de morts. Aujourd'hui, dans le pays, rien ne le laisse deviner. Les ivoiriens sont dotés d'un grand sens de l'humour, et d'une facilité à jouer avec les mots. D'ailleurs dès que tu arrives dans le pays, le douanier, le taxi, le réceptionniste de l'hôtel, tout le monde vanne. En Afrique – comme dans la diaspora - les seules véritables stars de l'humour sont des ivoiriens. Et les plus réputés d'entre eux sont Gohou et Digbeu, mes deux personnages.

Le film comporte beaucoup de décors...

La Côte d'Ivoire est un studio en plein air. De plus les autorités ont joué le jeu. Nous avons non seulement eu accès aux décors demandés, mais aussi à des palais majestueux dignes d'une superproduction. L'Etat nous les a gracieusement mis à disposition alors qu'en principe ça coûte une fortune.

Le film est pourtant une satire des politiques africains, avec un ton parfois caustique. Comment expliquer qu'ils aient collaboré ?

Parce qu'en Afrique, chaque pays a à cœur de convaincre que le Gondwana, c'est pas lui, mais l'autre. Les autorités ivoiriennes pour leur part tiennent à faire savoir que le pays a changé. Je leur ai donné le scénario à lire avant le tournage. Je n'ai jamais eu un retour me disant : *Tu ne dis pas ci ou ça*. Aujourd'hui, il y a une grande liberté d'expression. J'en ai bénéficié.

En creux, on perçoit également une critique des relations parfois obscures qu'entretient la France avec l'Afrique. Comment traiter ce thème lorsqu'on s'adresse au public français ?

En ne tombant pas dans la caricature, les excès, les clichés, l'insulte ; en ne soulignant pas à gros traits les vanes et les situations ; en racontant une belle histoire. Il n'y a pas de sujet tabou. Je considère qu'on peut parler de tout. C'est le traitement qui fait la différence. Ma limite, c'est le respect du spectateur. Le public français est cinéphile. Sa finesse est connue. Il faut respecter son intelligence en usant d'un humour ciselé. Le public aime qu'on tente de lui offrir de la grande cuisine plutôt que du Mac Do. Pour ma part je m'interdis les gros mots, la vulgarité. Utiliser une belle langue, c'est ce à quoi je m'attelle.

Quels sont les aspects de la mise en scène que vous avez particulièrement appréciés ?

Les relations avec les comédiens. En écrivant, je savais ce que je voulais, mais en les laissant jouer, j'ai été surpris. Ils m'ont offert plein de choses. Certaines scènes et répliques sont improvisées. Quelque fois, des idées me venaient en les regardant jouer. Je leur proposais. On essayait. C'était ouvert. Je suis comédien moi-même. Ils m'ont fait confiance. Un acteur d'expérience comme Antoine Duléry me disait : *Mamane, est-ce que j'ai été bon ? Dis-moi ce que tu veux*. Antoine Gouy était toujours prêt à faire mieux : *On la refait Mamane ? On y va ?* Gohou et Digbeu aussi aiment être dirigés. D'ordinaire ils sont dans l'exubérance. Là on découvre l'étendue de leur talent, tout en retenue, en suggestion, avec un jeu fin, ambigu. Ce qu'on voit à l'écran est le résultat d'un travail commun.

Comment avez-vous travaillé avec l'équipe technique ?

Avec Antoine Marteau le chef opérateur, on avait la même vision du film. Que ce soit pour l'image, le cadre, la mise en place, on était d'accord. Il était fondamental de ne pas en faire des caisses, d'éviter la bonne grosse rigolade, de viser la justesse, montrer des images d'une Afrique colorée, qui contrastent avec celle de l'Europe, un peu plus froides, mais sans verser dans la grisaille pour autant. Avec la chef costumière Nathalie Raoul, nous avons convenu qu'il n'y aurait ni pagnes multicolores, ni la sape – à la notable exception du personnage de Gohou ! Les sapeurs sont un épiphénomène congolais qui n'est pas représentatif de l'Afrique.

Quel est le but premier de cette satire ?

Montrer la face éclairée de la *Françafrique*. Quand on utilise cette expression, c'est de façon péjorative, pour évoquer son côté sombre, celui des corrompus d'un côté comme de l'autre qui volent l'argent des citoyens. Je préfère parler de cet amour qui existe non pas entre la France et l'Afrique, mais entre les français et les africains. J'ai tourné en France avec mon spectacle. Partout j'ai croisé des français qui avaient un attachement à l'Afrique.

Vous dites d'ailleurs à propos du film que c'est une façon de faire de la *Françafrique* de façon positive...

Exactement ! Un distributeur et des producteurs français qui financent un réalisateur africain ; un jeune héros qui tombe amoureux d'une africaine... On n'oublie pas l'histoire, mais en Afrique on aime particulièrement la France. Si un congolais peut parler à un sénégalais, un nigérien, un ivoirien, c'est grâce au français. Cette langue qui nous a été imposée fait à présent partie de nous. Je rêve en français. Le film est panafricain et on y parle français.

Qu'espérez-vous susciter chez le spectateur ?

L'amour ! Cela peut paraître un peu bête, mais oui, j'aimerais qu'il sorte de la salle avec de l'amour dans les yeux, le cœur : qu'il se souvienne que l'humanité nous unit. Et que les africains comme les français se disent : *On m'a présenté un miroir, ce n'est pas comme ça que je me vois, mais j'ai ri*, sans que personne ne se sente blessé.

ENTRETIEN AVEC ERIC ET NICOLAS ALTMAYER

Comment avez-vous découvert l'univers de Mamane et la république fictive du Gondwana ?

Eric Altmayer : Tout a commencé par une rencontre. Vincent Maraval, distributeur et fondateur de la société Wild Bunch, nous a présenté Mamane comme l'humoriste au talent devenu incontournable en Afrique. Il nous a soumis l'idée de développer un projet autour d'un pays imaginaire créé par Mamane : le Gondwana.

Nicolas Altmayer : Mamane a eu cette formidable idée d'inventer une nation qui n'existe pas pour évoquer des problèmes qui eux existent. Des dysfonctionnements auxquels les africains sont confrontés, qu'ils soient camerounais, sénégalais, ivoiriens, burundais... Le premier rendez-vous avec lui fut décisif.

Qu'est-ce qui a emporté votre adhésion ?

E.A : A peu près tout ! Mamane est non seulement charismatique, mais il a une vision claire de son projet. Un projet qui s'appuie sur une chronique intitulée *La république très très démocratique du Gondwana*. La rubrique qu'il tient sur Radio France Internationale. Mais surtout, il y a la pertinence d'un sujet à la fois comique et politique : une satire des régimes africains corrompus, et de la *France-Afrique*. Pour finir, la volonté de Mamane de réaliser un film qui ne soit pas le fruit d'une vision occidentale sur l'Afrique, un film *sans boubou, sans pirogue, sans grenier à mil etc...* nous a séduit.

N.A : L'idée de produire une fiction moderne, qui s'adresse à la communauté africaine sur le continent et ailleurs, tout en étant accessible au public français... Cela représentait un pari à tenter.

Pour Mamane, c'est à la fois un premier scénario et un premier film. Qu'est-ce qui vous a convaincu de lui faire confiance ?

N.A : Son point de vue ! Une vision originale qui lui appartient en propre, et à propos de laquelle il est totalement sincère. Pour collaborer avec un auteur, nous avons besoin qu'il ait un véritable point de vue sur l'histoire qu'il veut raconter.

E.A : De plus, même s'il est alors néophyte en matière de cinéma, ce mélange d'humour, d'ironie et de causticité dont il fait preuve dans ses chroniques prouvait qu'il était capable d'écrire. Jamais nous n'avons été confrontés au doute concernant ses talents d'auteur.

Pour transposer l'univers du Gondwana sur grand écran, il a fallu trouver une trame narrative...

E.A : Ce fut la première étape du développement. Une étape qui procédait d'un échange d'autant plus riche que Mamane représentait la vision africaine désireuse d'intégrer le point de vue occidental, Nicolas et moi : les occidentaux soucieux de respecter son authenticité. En réfléchissant au concept, nous avons imaginé une mission d'observation électorale débarquant au Gondwana. Cette délégation venue contrôler des élections évidemment truquées nous offrait la possibilité de jouer le rôle d'ambassadeur du point de vue occidental. Cette idée a été l'élément déclencheur de l'écriture.

Comment avez-vous accordés vos points de vue avec Mamane?

N.A : D'un côté, il y a un homme qui possède un parcours, une expérience, un savoir faire. De l'autre il y a nous, habitués à ce travail de développement en amont et en profondeur. Avec Mamane, nous nous sommes renvoyé la balle le temps nécessaire pour obtenir un scénario qui nous plaise à tous. Durant l'écriture, Mamane a dû intégrer les contraintes techniques de structure, mais aussi accepter puis insérer des éléments issus de nos échanges pour nourrir son scénario.

E.A : Jamais nous n'avons eu de confrontation majeure sur tel ou tel aspect du développement. Ce fut limpide. Le vrai pari était de réaliser un premier film dans un pays où il n'y a pas d'industrie cinématographique.

A ce propos, racontez-nous vos impressions lors des repérages en Côte d'Ivoire...

E.A : A Abidjan, on a tout de suite saisi qu'il y avait un potentiel en matière de décors. Une ambiance impossible à trouver ailleurs qu'en Afrique. De plus la notoriété de Mamane sur place est telle que nous avons senti qu'on bénéficierait de soutiens. D'une part des techniciens et de la main d'œuvre locale. D'autre part des autorités. A l'exception du Giscardium, la maison d'hôte des chefs d'état étrangers située à Yamoussoukro - capitale politique et administrative du pays - le ministère de la culture nous a donné accès à de très beaux décors. Le film en porte la trace.

Comment avez-vous pallié le manque d'expérience du pays en matière de cinéma ?

N.A : Nous avons fait venir l'essentiel de la machinerie et des chefs d'équipe de France, mais aussi du Burkina et du Sénégal, deux pays dotés d'une tradition de cinéma plus forte. Cependant, quatre ans après avoir connu le pire avec la guerre civile, la Côte d'Ivoire est un pays en plein développement, en quête d'aventure, sur le plan entrepreneurial, économique, politique, culturel. On a immédiatement saisi que le film allait bénéficier de cette énergie.

E.A : D'ailleurs trois semaines avant le premier coup de manivelle, alors que la station balnéaire du Grand-Bassam était victime d'un attentat, l'évènement n'a pas affecté la préparation du tournage. Il y a un tel sentiment de résilience dans ce pays.

En quoi cela modifie-t-il les conditions de tournage ?

E.A : C'est galvanisant ! Confrontés à des situations qui en France auraient été vécues comme des problèmes insurmontables, Mamane et son équipe les ont appréhendé comme des aléas faisant partie de la vie, tout en continuant d'avancer. Même si le tournage a connu des couacs en matière d'organisation, comme des chauffeurs qui se trompent d'itinéraire, du matériel qui n'arrive pas à destination... cela n'a jamais été un frein à la direction. Tel un bateau porté par le vent, les tempêtes ne nous ont pas détournées de notre route. On a terminé le film dans les délais, sans dépasser le budget.

Durant le montage le projet a-t-il beaucoup évolué ?

N.A Nous avons dû sacrifier quelques séquences très drôles, en particulier des scènes de palabres entre dignitaires africains... Comme celle du stade où les opposants, à coup de déclarations vaines et individualistes, démontrent que l'opposition officielle n'existe pas. Ou celle du débat télévisé : l'imam et le pasteur portaient dans des prêches passionnés, sur un ton d'une « incorrection politique » impossible

d'imaginer en France aujourd'hui. Mais ces séquences prenaient beaucoup de temps à un moment où l'action devait évoluer.

Que retiendrez-vous de cette expérience de tournage ?

E.A : L'incroyable sang-froid de Mamane ! Le premier jour, j'ai vu des primo réalisateurs se rendre fous, nerveux... Mamane était déjà à sa place. Il ne s'altère pas, quelles soient les circonstances. Sans aller jusqu'à lancer des généralités sur l'Afrique, je retiendrai également le positivisme de la population.

Vous restera-t-il une image en particulier ?

E.A : Oui ! Elle reflète l'incroyable popularité de Gohou qui est un peu le Louis de Funès local. Pour les besoins d'une scène, il doit aller chercher Antoine Gouy en prison. Or on a tourné dans un vrai centre de détention. Des enfants y on vu entrer Gohou. Le bruit s'est alors répandu qu'il était incarcéré. Deux heures plus tard, des centaines de gens, en particulier des enfants, scandaient devant l'enceinte : *Libérez Gohou, libérez Gohou !...*

Que souhaitez-vous que le film apporte au public ?

N.A : Le sentiment d'avoir appris sur la politique en général, la façon dont elle est menée en Afrique en particulier, sur la diplomatie internationale, tout en s'en étant amusé.

En quoi cette comédie se distingue de celles que vous avez produites ?

E.A : C'est la première fiction franco-africaine, contemporaine, moderne, dans tout ce que le cinéma français a pu proposer sur l'Afrique jusqu'à présent. Et pour Nicolas et moi, ce fût une première dont je conserverai une foule de bons souvenirs. Durant le tournage, nous étions particulièrement soucieux de nous différencier de ces occidentaux qui arrivent en pays conquis et décident de tout. Ce projet n'avait de sens que s'il était réalisé main dans main avec Mamane. Celui-ci dit d'ailleurs que ce fut une manière de faire la Françafrique, dans le sens positif du terme.

BIOGRAPHIE DE MAMANE

Mamane est un artiste atypique. Arrivé en France pour terminer un 3^{ème} cycle en physiologie végétale, il se lance par hasard dans la comédie. Après 15 années de carrière d'humoriste en France, il a choisi d'orienter ses pas sur le continent africain où il a grandi, et auquel il est toujours resté très attaché. De sa période française, il se souvient avec humour : « *Je suis resté bloqué en France parce que j'avais acheté mon billet retour chez Air Afrique ! J'attendais qu'elle renaisse...* » (Air Afrique, compagnie aérienne panafricaine a fermé définitivement en 2002).

Pendant ces années là, Mamane a joué des one-man-show avec succès dans toute la France, s'attirant les louanges des médias. En 2006 Laurent Ruquier le remarque et l'intègre dans son émission *On Va s'Gêner* sur EUROPE 1 et *On A Tout Essayé* sur FRANCE 2 ; il a également fait partie des deux premières saisons du Jamel Comedy Club avec des sketches sur les sans-papiers et la mondialisation.

Mais son destin le ramène vers l'Afrique. Après Ruquier, en janvier 2009, il est recruté par Radio France Internationale (RFI) pour animer une chronique satirique, *la République Très Très Démocratique du Gondwana*, rapidement devenue célèbre et célébrée par les 30 millions d'auditeurs de cette radio internationale, très écoutée en Afrique. Cet humoriste engagé a trouvé le ton juste avec ce pays imaginaire qui lui permet de dénoncer avec humour la mauvaise gouvernance, la corruption, la Françafrique, et tous les maux du monde en général, avec un style unique, mélangeant légèreté, fausse naïveté et dérision.

Désormais installée entre l'Afrique et la France, via sa société de production Gondwana-City Productions, il crée et produit des programmes télévisuels d'humour pour Canal + Afrique tels que *Le Parlement du Rire* et *Le Prof de Foot*, et des spectacles, dont un grand festival d'humour : *Abidjan Capitale du Rire*. Il écrit pour lui-même et d'autres célèbres humoristes superstars en Afrique avec qui il se produit régulièrement sur scène et devant les écrans TV. Il vient de finir d'écrire et de réaliser son premier long-métrage, la première comédie africaine de production française avec Mandarin Production et Wild Bunch qui sortira le 12 avril 2017 sur les écrans français.

LISTE ARTISTIQUE

Julien FRANCHON Antoine GOUY
GOHOU Michel GOHOU
DIGBEU Digbeu CRAVATE
DELAVILLE Antoine DULERY
Betty Prudence MAIDOU

LISTE TECHNIQUE

Réalisation MAMANE
Scénario MAMANE et Stéphane KAZANDJIAN
Produit par Eric ALTMAYER
 Nicolas ALTMAYER
Image Antoine MARTEAU
Montage Catherine SCHWARTZ
Musique Originale Ray LEMA
Son Philippe GRIVEL
Décors Benoit PFAUWADEL
Costumes Nathalie RAOUL
Casting David BERTRAND ARDA
Premier assistant réalisateur Mathieu HOWLETT
Scripte Camille BROTTE BEAULIEU
Direction de production Mat TROI DAY
Direction de post-production Patricia COLOMBAT